Première Année. — N° 1. LIBERTÉ — EGALITÉ — JUSTICE Dimanche 12 Août 1883.

# LE DRAPEAU NOIR

## Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent. PARAISSANT LE DIMANCHE Le N° 10 Cent.

**ABONNEMENTS**

Trois mois ..... 1 fr. 50
Six mois ..... 3 fr. »
Un an ..... 6 fr. »
Etranger : *le port en sus*

BUREAUX ET RÉDACTION
26, — Rue de Vauban, — 26
LYON

**RENSEIGNEMENTS**

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, *tous les jours, de 10h. du matin à 10 h. du soir.*

## AVIS

*Nous prions tous nos correspondants et dépositaires d'adresser toutes les communications et les envois d'argent au nom de la rédaction du* Drapeau Noir, *26, rue de Vauban.*

*Les communications qui ne seront pas arrivées le mardi à la rédaction ne pourront être insérées que dans le numéro suivant.*

LA

## Première du DRAPEAU NOIR

### AUX ANARCHISTES

Est-il bien besoin d'un programme en prenant pour notre journal le titre de *Drapeau noir*; n'indiquons-nous pas déjà quelle sera notre ligne de conduite? En prenant ce titre, nous nous sommes inspirés de l'histoire locale de la ville de Lyon, car c'est sur les hauteurs de la Croix-Rousse et à Vaise que les travailleurs, poussés par la faim, arborèrent, pour la première fois, ce signe de deuil et de vengeance, et en firent ainsi l'emblème des revendications sociales. En prenant ce titre, c'est donc dire que nous serons toujours du côté des travailleurs contre les exploiteurs, des opprimés, contre les oppresseurs.

C'est un engagement auquel nous ne faillirons pas, nous inspirant de la campagne qu'ont commencée nos aînés du *Droit Social*, de *l'Etendard révolutionnaire* et de la *Lutte*, on verra le *Drapeau noir* flotter au premier dans l'assaut donné par les anarchistes contre cette vieille société corrompue, qui déjà oscille sur ses bases; organe de lutte et de combat, le *Drapeau noir* fera la guerre à tous les abus, à tous les préjugés, à tous les vices, à toutes les hypocrisies, qui, sous le nom d'institutions sociales, se liguent actuellement pour retarder la chute de ce vieux monde pourri, qui, livré a lui-même, ne tarderait pas à s'écrouler sous le poids de ses infamies.

Partisans de la liberté *absolue*, nous ferons la guerre à tous ces pseudo-libéraux, fabricants de lois, qui ne comprennent la liberté que lorsqu'elle est bien réglementée, pour nous qui pensons que la liberté n'est réelle qu'à condition qu'elle soit sans entrave, nous ferons la guerre aux lois, aux codes, aux juges, aux policiers et à toutes les institutions enfin, dont le véritable but est de restreindre cette liberté, que l'on nous proclame si haut, et de favoriser l'exploitation des masses par une minorité de privilégiés.

Ne voulant tenir la liberté de personne que de nous-mêmes, nous nous écarterons de ces luttes électorales, qui n'ont qu'un seul effet, égarer les travailleurs à la poursuite de réformes illusoires, et à leur faire croire à un semblant de liberté, quand, en fin de compte, ils n'ont que celle de choisir le bâton qui doit les frapper, en leur laissant le choix de ceux qui doivent les commander, ne voulant pas de maîtres, nous nous abstiendrons de nous en donner.

Mais quand nous disons que nous nous éloignerons des luttes électorales pour ne pas pas prendre part à leurs tripotages, cela ne veut pas dire que nous nous désintéresserons de la lutte ; non, car chaque fois que l'occasion se présentera d'arracher un masque, de découvrir une hypocrisie, de dévoiler un mensonge, on nous verra descendre dans l'arène, afin de démontrer aux travailleurs que tous ces clowns du tremplin politique, tous ces charlatans de panacées sociales, tous ces révolutionnaires à faux nez qui viennent quémander leurs suffrages, tous n'ont, en réaté, qu'un seul et unique programme: arriver au pouvoir pour y vivre à leurs dépens, en les amusant avec des sornettes.

Convaincus que, pour être libre, il faut à l'homme les moyens économiques d'user de cette liberté, c'est donc dire que, transportant la lutte sur le terrain économique, nous ferons la guerre à tout ce qui de près ou de loin vit d'exploitation; nous démontrerons aux travailleurs, que tant qu'ils auront des patrons pour les exploiter, des propriétaires pour leur marchander le coin de logement où ils s'abritent, des capitalistes, qui feront produire leurs capitaux aux dépens de leurs forces de travail, à eux producteurs, et au-dessus de tout cela une organisation sociale créée exprès pour protéger cette exploitation, nous leur ferons comprendre qu'ils n'ont rien à espérer tant qu'ils subiront cette organisation, tant qu'ils ne se seront pas débarrassés de ces sangsues.

Partant de ce principe, nous prendrons tour à tour toutes les réformes, tous les palliatifs proposés par les empiriques en quête de badauds à tromper, nous les disséquerons sous les yeux du public et ferons voir ce que sont toutes ces réformes en réalité : des amusettes pour endormir les travailleurs.

Nous ferons comprendre à ceux-ci que loin de s'attarder à la poursuite de réformes illusoires, ils doivent poursuivre ce but: la prise de possession de ce sol et de ce capital qui leur ont été soustraits par ceux qui le détiennent, nous leur ferons voir qu'étant donné le développement de l'industrialisme actuel, étant donné la concentration de capitaux qui s'opère, aux paysans la grande propriété qui va se reconstituant tous les jours, à tous qu'étant donné le développement de l'outillage mécanique qui va grandissant tous les jours, et qui permet à leurs exploiteurs de produire plus vite et à meilleur marché en supprimant une grande partie de leur personnel ouvrier, ils ne tarderont pas à être poussés dans la rue pour y proclamer leur droit à l'existence. S'ils ne veulent pas être encore une fois dupés, s'ils ne veulent pas que cette révolution, qu'ils se trouveront entraînés à faire malgré eux, leur soit escamotée, ils devront dès le début s'emparer de ces ateliers, qui aujourd'hui sont des bagnes pour eux; ils devront s'emparer de cette terre qui en bonne justice doit appartenir à tous, mais qu'ils devront par dessus tout, détruire non-seulement l'autorité qui actuellement pèse sur eux, mais encore celle qui, sortie de leurs rangs, voudrait s'imposer au jour de la Révolution.

Enfin, convaincus aussi que, pour que cette révolution tourne au profit de nos idées, il faudra que, dès le le début, une certaine minorité d'hommes conscients et éclairés, entraînent par leurs actes toute la masse flottante, qui marche toujours à la remorque de ceux qui la conduisent; convaincus qu'on ne rend les individus aptes à s'émanciper moralement qu'en les habituant à agir d'eux-mêmes, nous préconiserons l'initiative individuelle de toutes nos forces.

Convaincus aussi que la propagande théorique ne suffirait pas à créer cette minorité consciente, convaincus que les préjugés tiennent par trop de racines dans le cerveau de l'homme pour disparaître au souffle de la parole; convaincus qu'ils ne disparaîtront qu'en entrant carrément en lutte avec eux, on nous verra applaudir à tout acte de révolte individuelle contre l'organisation actuelle, convaincus que ceux qui auront su se passer d'autorité parmi eux pour faire la guerre à la société actuelle, sauront bien s'en passer dans la société future.

Que ce soit l'ouvrier qui se venge du patron qui l'exploite, que ce soit le locataire qui se débarrasse d'un propriétaire trop exigeant, que ce soit un gouverné qui supprime le policier qui l'arrête; le juge, qui lui applique la loi ou le député ou ministre qui la fabrique, on nous verra applaudir tous les actes révolutionnaires qui s'attaqueront à un des préjugés sociaux, et nous ferons comprendre en même temps aux travailleurs qu'ils n'ont de justice à attendre que d'eux-mêmes, que pour être libres politiquement et économiquement, ils n'ont qu'à le vouloir.

## LE « DRAPEAU NOIR »

Vivre en travaillant,
Ou mourir en combattant.

Ce n'est pas seulement pour jeter un nouveau défi à la société bourgeoise que nous avons donné à ce journal, destiné à continuer le combat soutenu par la *Lutte*, le titre de *Drapeau noir* et que nous avons inscrit en tête de ses colonnes l'immortelle devise de nos frères les canuts. Nous avons voulu aussi rendre plus vivant encore le souvenir de cette glorieuse insurrection ouvrière, la rappeler à ceux qui l'ont déjà oubliée et l'apprendre à ceux qui l'ont toujours ignorée; nous avons voulu que la bourgeoisie soit d'ores et déjà bien avertie que le seul drapeau sous lequel nous puissions maintenant nous ranger est celui-là même que la misère et le désespoir faisaient se dresser au milieu des rues de la Croix-Rousse, le 21 novembre 1831, et que, jusqu'au jour de la victoire prochaine, nous n'en aurons point d'autre.

Ces raisons, mêmes superflues pour nos ennemis, ne sauraient suffire à nos amis, à ceux qui nous lisent et nous soutiennent d'une ardeur qu'ils nous reprocheraient comme une injure de louer, même un instant. Ils doivent savoir — et nous n'avons pas le droit de le leur laisser ignorer — pourquoi nous arborons ce drapeau, pourquoi nous adoptons cet emblême, pourquoi nous reprenons pour nous-mêmes ce qui, jusqu'à présent, n'avait été considéré que comme une curiosité historique bonne pour les amateurs et les curieux, mais absolument inoffensive au point de vue révolutionnaire.

Nous ne craignons pas de l'avouer, il nous en a coûté — et beaucoup — d'abandonner l'écarlate oriflamme des vaincus de Mai, de renoncer au drapeau rouge des vaillants de 1871, car nous n'avons point perdu le souvenir des larmes qu'il nous a fait verser, ni des transports qu'il a excité en nous. Nous nous rappelons, non sans émotion, les troublants rappels des belles heures qu'aux glorieux anniversaires il mettait au cœur et les idées de haine et de vengeance qu'aux sombres dates il faisait monter au cerveau. Nous n'avons point oublié que maintes fois, la seule pensée des exilés et des forçats faisait passer son hymne sur nos lèvres et que nos rêves l'ont toujours associé au triomphe prochain.

Mais il y a quelque chose de plus probant que les théories, de plus fort que les principes, de plus puissant que les idées.

Les événements, les faits de tous les jours nous ont montré clairement que le drapeau rouge, si glorieux vaincu, pourrait bien, vainqueur, couvrir de ses plis flamboyants, les rêves ambitieux de quelques intrigants de bas étage, puisqu'il a déjà abrité un gouvernement et servi d'étendard à une autorité constituée. C'est alors que nous avons compris qu'il ne pouvait plus être pour nous les indiciplinés de tous les jours et les révoltés de toutes les heures qu'un embarras ou qu'un leurre.

Evidemment, si nous mettions encore notre espoir dans ces luttes au grand soleil, dans ces batailles rangées, que jusqu'ici les révolutionnaires ont toujours eu la naïve prétention d'offrir à leurs ennemis, le drapeau rouge pourrait devenir le nôtre. Il est bien, en effet, avec son éclatante couleur et son magnifique aspect, l'oriflamme désignée de ces luttes et de ces batailles-là. Il semble bien représenter, à la façon des armes parlantes des blasons féodaux, la résorption des castes privilégiées dans l'immense masse du peuple, la disparition complète des inégalités sociales, l'unification de toutes les classes en celle seule des travailleurs.

Mais cela ne nous suffit plus, nous en avons fini avec les errements du passé, dans le domaine purement pratique de l'action révolutionnaire, comme dans celui plus spéculatif peut-être, des emblèmes et des symboles.

Ce que nous voulons faire maintenant — et nous le disons sans crainte des mots, ni de bien d'autres choses — c'est la guerre de partisans, le combat de tirailleurs « d'enfants perdus », aussi acharnés qu'ils sont dispersés, c'est la lutte dans l'ombre, mais à coup sûr, la seule guerre logique, la guerre civile — la seule guerre profitable — la guerre sociale.

C'est donc à ceux qui souffrent, à ceux qui halettent sous le faix toujours croissant de la misère, que nous faisons appel, et que ceux-là seulement viennent à nous qui en ont assez de l'exploitation et de l'esclavage, qui veulent en terminer définitivement avec la domination politique et économique qui nous accable, qui veulent briser irrémédiablement le cercle de fer qui nous étreint et empêcher à jamais ses tronçons de se réunir.

Loin donc de nous, tout sentimentalisme et toute transaction; c'est avec la société bourgeoise un duel à mort qui commence, elle ne peut vaincre, et en prenant le drapeau noir, en faisant flotter au vent les sombres plis de l'étendard du désespoir, c'est plus qu'un avertissement, c'est mieux qu'un appel, c'est le signe même que nous adressons au vieux monde de son trépas que nous arborons, c'est la promesse inéluctable de sa fin prochaine, et c'est, en même temps, pour tous les misérables, pour tous les traîne-misère, et pour tous les crève-de-faim, l'annonce certaine d'une ère de bonheur, de justice, de liberté et de paix : c'est l'ANARCHIE.

# L'AVENIR EST AUX INSURGÉS

Jadis, quand l'esclave du trône, de l'autel, du capital et de la famille recevait une insulte ou la bastonnade, il croyait ce martyr de l'erreur, que la bassesse était une loi naturelle qui l'obligeait lui et ses descendants, de tendre la joue pour recevoir un soufflet, même mieux il prenait sa lâcheté pour un honneur, il croyait ce mouton que les classes dominantes, maîtresses des destinées et de la vie des cerfs de l'atelier, du champ ou de la mine, étaient de par la volonté d'une divinité quelconque; d'une matière supérieure à la sienne.

De longs siècles se sont écoulés, et combien de millions, que disons-nous? de milliards ont succombé dans l'ignorance de leur droit à la vie, et que de milliers, après tant d'expériences cependant, subissent encore le martyre de l'obéissance passive, qui les amène à s'éteindre lentement d'inanition, ou se font écraser par la machine qui emplit les coffres-forts de ses maîtres, le feu grisou qui les enterre vivants dans la mine, et si on échappe à cette fatalité on a comme garantie, le vol et le bagne, ceux qui par hasard échappent à ce sort funeste, les gouvernants se chargent de trouver un autre moyen non moins efficace pour les faire disparaître.

Plus lâches que leurs devanciers, car eux ils faisaient *en grand* les boucheries humaines, tandis que les tyrannaux actuels, craignant, à raison peut être, que les temps ont changé et que, au lieu de tirer sur nos voisins, non moins opprimés que nous, les armes pourraient bien se retourner du côté des oppresseurs qui nous envoient exposer notre vie pour leur accumuler quelque honneur et surtout des gros sous; aussi, vont-ils dans des expéditions lointaines assassiner les « sauvages », sous prétexte de les civiliser; et dire qu'il se trouve encore des êtres émancipés pour accomplir une aussi triste besogne, au dépend de recevoir une balle dans la tête, ou le choléra se charge du reste.

Jeunes gens, vous n'obéirez plus à de pareils crimes, vous vous refuserez de vous faire les assassins des parias comme vous, car la lâcheté est un crime; nous aimons mieux employer notre énergie à la cause de la justice et de la liberté. Que les commandeurs prennent garde.....

Cependant, chacun, qui regarde froidement, peut, comme les anarchistes, voir l'aurore se lever menaçante pour les anciens régimes. Depuis peu d'années, la société a pu entendre le réveil de l'avenir, qui est le socialisme économique révolutionnaire qui fera crouler la charpente déjà tremblante de l'exploitation; on a pu constater que des prolétaires sont prêts à faire disparaître le vampirisme. Nous saluons ceux qui ont eu déjà l'énergie de commencer la besogne par des actes.

Oui, messieurs les voleurs, qui vous engraissez de notre sang, les temps ont changés, grâce à des nouveaux facteurs qui se sont introduits dans les cerveaux des êtres humains : la solidarité, l'esprit de révolte et d'insurrection vengeresse nous portent vers la délivrance définitive.

Allons les Bréchard, les Chagot et les Lopin, continuez vos infamies, et malgré que vous fassiez passer les justiciers pour de vulgaires assassins, il se trouvera encore, et de plus en plus, des courageux comme nos amis Florian, Fournier et Binder pour vous répondre. Et vous tous, les Jacomet, les Ramé, vous trouverez des anarchistes qui achèveront la besogne que nos compagnons ont commencée en voulant se payer la tête du policier de Roubaix.

# La Révolution dans l'Education

## VI

### LE DÉFAUT DES MÉTHODES

Celui qui s'occupe de ces matières est tout d'abord frappé de l'imperfection des ouvrages qui se rapportent à l'enseignement.

Ce n'est pas que quelques-uns de ces traités ne se recommandent par des qualités particulières; mais, en général, ils atteignent assez peu le but qu'ils ont en vue.

A l'aide d'un livre bien fait, il devrait suffire d'une attention soutenue pour s'élever, par degrés, des notions les plus élémentaires jusqu'aux démonstrations les plus compliquées.

Combien d'auteurs oseront se flatter de remplir ces conditions à la satisfaction de leurs lecteurs?

Presque partout vous rencontrez des lacunes; et les raisons alléguées pour vous convaincre sont loin de porter la conviction dans votre esprit.

Des points accessoires, dont l'évidence saute aux yeux des moins clairvoyants, sont décrits avec un luxe de détails qui n'ajoute rien à la clarté du sujet.

Par contre, des articles essentiels sont à peu près passés sous silence, ou traités d'une façon plus que sommaire, alors qu'ils auraient besoin, pour être compris, d'être compendieusement développés et commentés.

Tantôt l'auteur paraît s'adresser à des enfants complètement ignorants; tantôt, dix lignes plus loin, il suppose à ses lecteurs des connaissances transcendantes.

Souvent les explications données sont plus embrouillées que le sujet même qu'il s'agit d'élucider.

D'autres écrivains n'y entendent pas malice, et broient du galimatias en conscience, parce qu'ils ignorent l'art de porter la lumière dans l'esprit d'autrui.

Parlerons-nous de ces auteurs jaloux qui, ayant eu, dans leur jeunesse, beaucoup de mal pour acquérir des connaissances, seraient désolés d'épargner aux autres les vicissitudes qu'ils ont éprouvées, et entassent, au contraire, les complications pour rester le plus longtemps possible en possession d'une supériorité incontestée?

Nous ne citerons que pour mémoire, ces spéculations de librairie exécutées par certains personnages officiels de compte à demi avec les débitants de papier noirci; spéculations qui n'ont d'autre objet que d'obliger, sans nécessité, les parents à renouveler chaque année les livres de classe afin d'enrichir plus vite les fournisseurs et leurs complices.

Que dire aussi de ces professeurs dont les discours et les écrits sont tissus de ce jargon prétentieux, délices des pédants, qui a l'art de rendre obscures les questions les plns simples et les plus claires?

Pour eux, ce serait se ravaler au niveau des gens du commun, que d'appeler les choses par leur nom et de dire, par exemple : *des feuilles de pommes de terre*.

Fi donc! Dans l'argot de ces sublimes cela se traduit par : *les organes foliacés de ces tubercules*.

Joignez bout à bout les locutions diverses dont sont émaillées leurs tartines filandreuses, et vous m'en direz des nouvelles.

N'attendez pas d'eux qu'ils disent « une rose », comme tout le monde, mais la fleur *rosa*, vulgairement appelée la rose.

Il ne serait tolérable de donner l'enseignement d'une manière abstraite que s'il était réellement impossible de faire autrement.

La géométrie se démontre avec la plus grande facilité, au moyen de règles, de plans coloriés, de solides transparents composés de plusieurs pièces et autres appareils qui permettent aux intelligences les plus ordinaires de saisir les théories en apparence les plus ardues.

Le carton plastique et colorié, employé avec tant de succès par le docteur Auzoua, pour l'enseignement élémentaire de l'anatomie, recevrait une extension des plus utiles si l'on se décidait à l'appliquer à la botanique, qu'il serait possible alors d'étudier en toute saison et sous toutes les latitudes.

L'algèbre simplifiée, et réduite à l'essentiel, serait débarrassée de ces ingénieux casse-tête chinois, dont on ne trouverait pas à faire une seule application utile dans la série des siècles, et qui prendraient dorénavant leur place entre les charades et les rébus des journaux à images.

La géographie ne serait plus une agglomération indigeste et stérile de noms barbares uniquement destinés à faire la joie des pédants et le martyrologe des enfants, sous le prétexte aussi bête que faux que nous n'avons été vaincus en 70 que parce que nos officiers ne la connaissaient pas.

L'histoire cesserait d'être, suivant l'expression de Fontenelle, une fable convenue.

Aux nomenclatures arides des tyrans et de leurs suppôts, au récit de leurs brigandages, aux fausses idées de gloire et d'honneur, on substituerait l'observation de la transformation des Sociétés.

La légende grotesque du peuple juif, ces annales de l'imposture et de la superstition, ne souilleraient plus d'images obscènes l'imagination de la jeunesse, et ne dégraderaient plus sa raison par des contes absurdes.

On ne trouverait plus, dans les devoirs donnés aux écoliers, ces affirmations banales ou criminelles, qui n'ont d'autre but que d'étouffer la pensée ou de glorifier le succès.

Les organisations scientifiques ne constitueraient plus des sociétés d'admiration mutuelle au profit de leurs adhérents, dont les publications et les cours sont un dithyrambe perpétuel prêchant le fétichisme à jet continu et dissimulant mal les réclames les plus scandaleuses.

La grammaire elle-même ne serait point épargnée dans cette révision, en attendant la refonte des langues sur des bases préalablement discutées.

Il ne suffit pas, en effet, de dispenser nos enfants de l'étude obligatoire du catéchisme si nous continuons à leur fatiguer la cervelle de notions puériles, confuses et contradictoires, qui ne reposent que sur des usages et n'ont rien à démêler avec le sens commun.

Tout est faux dans l'Enseignement parce qu'on s'attache surtout aux formes, aux préjugés, aux usages reçus, au goût des gens en crédit, au style, en proscrivant tout ce qui décèle l'indépendance de la pensée et du jugement.

La Révolution seule est capable de purifier ces écuries d'Augias.

# LA PROPRIÉTÉ

*(Suite)*

Voici ce que, de son côté, écrit un autre bourgeois :

« Le darwinisme est tout, plutôt que « socialiste... Si l'on veut lui attribuer « une tendance politique, cette tendance « ne saurait être qu'aristocratique la « théorie de la sélection, n'enseigne-« t-elle pas que, dans la vie de l'huma-« nité, comme dans celle des plantes et « des animaux, — partout et toujours « une faible minorité privilégiée parvient « seule à vivre et à se dévolopper, im-« mense majorité, au contraire, pâti et « succombe plus ou moins prématuré-« ment... La cruelle lutte pour l'existence « sévit partout... Seul, le petit nom-« bre élu, des plus forts ou des plus « aptes, est en état de soutenir victo-« rieusement cette concurrence.

« La grande majorité des concurrents « malheureux doit nécessairement périr. « La sélection des élus est liée à la « défaite ou à la perte du grand nombre « des êtres qui ont survécu....» (Haëckel.)

Ce coup-ci, travailleurs, on ne vous l'envoie pas dire, le développement de la bourgeoisie entraîne fatalement la perte du prolétariat, chaque jouissance nouvelle apportée à la bourgeoisie correspond à une souffrance nouvelle pour les travailleurs; pour que l'existence de la bourgeoisie soit assurée, il faut quelle ait rivé définitivement le prolétariat sous le joug où elle le tient courbé, ce n'est pas nous qui le faisons dire, c'est M. Haëkel, un bourgeois, qui doit le savoir puisqu'il a étudié pour cela.

Seulement, où nous nous révoltons, c'est devant cette prétention de se croire les meilleurs, eux dont la seule supériorité consiste dans les billets de banque dont messieurs leurs papas ont eu soin de rembourrer leur berceau. Quand des hommes d'un savoir supérieur, comme ceux que nous venons de citer — eux qui ont eu tous les moyens de développement dont sont privés les travailleurs — en arrivent à tirer des conclusions pareilles, des données scientifiques mises à leur disposition et que l'éducation qu'ils ont reçue leur permet d'analyser, nous sommes en droit de nous demander quel est le degré de développement qu'ils auraient atteints, s'ils avaient été privés de tous ces moyens que procure la fortune. — Nous n'aurons encore qu'à prendre un bourgeois pour combattre cette prétention. « ... Un grand inconvénient de la guerre sociale, comparée à la guerre simplement naturelle, c'est que les influences de la loi naturelle *étant plus ou moins entravées* par la volonté et les institutions humaines *ce n'est pas toujours* le meilleur, le plus robuste, le mieux adapté au milieu qui a chance de triompher de son concurrent. *Au contraire*, ce serait plutôt la grandeur individuelle de l'esprit qui serait volontairement et habituellement sacrifiée à des préférences personnelles inspirées par *la position sociale, la race, la richesse*. (Büchner, *l'Homme selon la science*, pages 207 et 208). — Vous vous dites les meilleurs, mais pour quelques-uns qui profitent de ces moyens de développement que leur procure la richesse ou leur position sociale, combien dont l'intelligence reste au-dessous de celle de certains travailleurs, qui ne possèdent pourtant pas ces mêmes moyens, combien parmi les travailleurs qui succombent à la peine exténués par un travail sans relâche et qui, pourtant comme Thénier marchant à l'échafaud, auraient le droit de dire en se frappant le front : pourtant, il y quelque chose-là!

La bourgeoisie s'adjuge le prix de capacité et de force, et pourtant si nous prenons nos *grands hommes* d'aujourd'hui et si nous les comparons avec ceux du dix-huitième siècle, avec les encyclopédistes, avec les géants de 89, nous sommes en droit de dire que leurs descendants ont dégénéré. Un siècle à peine de pouvoir a suffi pour les avachir, et ils se prétendent supérieurs aux travailleurs

que des milliers de siècles ont à peine entamés ; la prétention est grande.

Mais nous allons les suivre sur leur terrain. Nous admettons que la loi de Darwin ait été, — nous le croyons aussi, — et qu'elle soit encore, — nous le nions, — une des causes du progrès pour l'espèce humaine, la victoire est aux plus forts et aux meilleurs, dites-vous, eh bien! soit, vous répondrons-nous, nous, les travailleurs, nous nous prétendons les plus forts, puisque nous sommes les plus nombreux ; nous sommes les meilleurs, puisque c'est nous qui produisons tout par notre travail, et que toute l'organisation de votre société ne repose que sur nous, dont la victoire nous appartient et vous, bourgeois, votre rôle historique est fini ; vous n'êtes plus qu'une charge pour la société, puisque vous en tirez toute votre substance sans rien produire en retour, vous n'êtes plus qu'une génération épuisée, vous allez disparaître c'est la loi que vous avez vous-même formulée qui l'ordonne. L'homme a le droit de détruire les parasites qui l'incommodent ; vous êtes ce qu'en langage vulgaire on pourrait appeler les punaises de la société ; celle-ci a donc le droit de se débarrasser de vous, vous allez disparaître, non pas seulement comme classe, mais encore comme individus, vous l'avez dit vous-mêmes, la victoire est aux plus forts.

(*A suivre.*)

---

Encore un justicier, Carrey le délateur irlandais vient d'être mis à mort par le citoyen O'Donnell, malgré les enquêtes que le gouvernement anglais à fait faire pour pouvoir détourner le vrai motif pour lequel il vient de faire justice; on est obligé de reconnaître qu'il appartenait depuis bien longtemps à la *Ligue irlandaise*, et qu'il avait suivi Carrey pour venger ses compagnons des traîtrises. dont ils ont eu à subir les conséquences.

Bravo! O'Donnell, le *Drapeau Noir* t'envoie toutes ses sympathies, comme il se rendra solitaire de tous les actes de révolte et de justice quels qu'ils soient.

---

# AU THÉATRE

Mardi dernier, notre ami Morel, gérant de la *Lutte* a comparu devant la Cour d'assises, présidée par Lonchamps ; assesseurs, Gedin et l'infatigable Jacomet, assistés des douze pantins habituels à cette comédie grotesque. Avant d'entrer dans les débats, notre ami Morel prononce les paroles suivantes :

Messieurs,

Permettez-moi, avant que ces débats commencent, de protester énergiquement de comparaître devant vous, non libre comme la loi du 29 juillet 1881 m'en donnait le droit. Vous pouvez me dire, il est vrai, que j'ai été condamné, le 3 juillet dernier et qu'il n'y a par conséquent rien d'étonnant à ce que je comparaisse prisonnier m'a peine n'étant pas finie. Eh bien! messieurs, ceci est une erreur, ma peine est expirée depuis le 3 juillet, c'est-à-dire depuis trois jours, car ce n'est pas à deux mois, mais à un seulement que j'ai été condamné; j'ai pour l'attester tous ceux qui ont assisté au prononcé du jugement et qui protesteraient avec moi si justice ne m'était pas rendue.

Le ministère public, par l'organe de M. Baudoin dit : que le tribunal correctionnel a bien prononcé deux mois de prisons contre Morel.

Eh bien! ne vous en déplaise, messieurs les magistrats, nous tous qui étions présents à l'audience du 3 juillet, nous protestons énergiquement contre cette nouvelle infamie qui, d'ailleurs, n'est pas la première à votre actif, mais nous vous jettons au visage ce mot : Menteurs! menteurs !

Oui, vous en avez menti ; vous n'avez prononcé qu'un mois de prison, et nous ne cesserons de vous dire infâmes menteurs.

Après cet incident et la lecture de l'acte d'accusation, la parole est donnée à Baudouin, avocat bécheur qui, dans un langage plus qu'idiot n'a pu trouver un seul argument à opposer à nos théories anarchistes, en y mêlant tour à tour Clovis Hugues, Joffrin, le comité national, etc. Nous nous demandons un peu ce que le parti dit ouvrier a à faire dans le principe anarchiste. Allons, allons, M. Baudouin, allez un peu à l'école et vous verrez que les anarchistes n'ont rien de commun avec le comité national.

Après avoir déblatéré pendant deux longues heures sans s'apercevoir qu'il fatiguait tout le monde, en passant en revue successivement le *Droit social* et l'*Etendard révolutionnaire*, il finit par dire que la *Lutte* ne leur cède en rien, au contraire est encore plus violente que ne l'étaient ses aînés, et que par conséquent ayant été condamnés, il est juste que la *Lutte* le soit ici. D'ailleurs, dit-il, avant de terminer, bientôt nous en aurons d'autres à juger, Morel n'est pas le dernier.

Qu'entendez-vous par là, Monsieur Bédouin ? Auriez-vous l'intention de recommencer une deuxième édition du procès de Lyon ? Non ! n'est-ce pas, vous avez peur de ces procès de tendance et puis vous êtes tous trop lâches, mais sachez bien que nous sommes prêts quand vous voudrez.

Le compagnon Morel présente lui-même sa défense que nous sommes heureux de pouvoir mettre en entier sous les yeux de nos lecteurs. Il s'exprime ainsi :

Messieurs les jurés,

Je ne chercherai pas à réfuter tous les arguments de M. l'avocat général, car, messieurs, quoique étant dit, par un magistrat qui représente le gouvernement et dont l'influence pourrait bien quelquefois s'exercer sur vous, je ne crains nullement la condamnation que vous allez m'infliger; mais ce que je ne saurais tolérer, ainsi que tous ceux qui professent des idées franchement anarchistes, ce sont toutes ces calomnies dont cet honorable magistrat a jugé urgent d'accabler mon parti.

En effet, il nous a dépeint à vos yeux comme de sinistres brigands, voleurs et assassins ; que sais-je encore, il nous a accusé de ne prêcher la révolution que pour satisfaire nos haines et nos passions. Je voudrais bien voir les preuves de ce qu'il appelle des passions malsaines, car, enfin, messieurs, il peut bien faire ressortir ce qu'il croit mauvais dans mon parti, mais je me demande pourquoi il ne vous a pas lu en entier les articles incriminés, car il ne s'agit pas de faire ressortir dans un article les traits les plus violents, l'on doit le lire en entier pour qu'on puisse juger de sa valeur.

Ce magistrat nous accuse, en outre, de vouloir prêcher l'extermination des bourgeois, depuis l'ouvrier qui a 5 francs dans sa poche jusqu'au plus haut fonctionnaire. Ah! messieurs, je ne pourrais tolérer une pareille parole, car, nous ne tenons pas du tout à massacrer, nous serions heureux si nos paroles pouvaient être entendues de tous, et qu'au lieu de nous traquer comme des bêtes fauves, ces hommes venaient loyalement discuter avec nous, chercher à nous convaincre ou bien se faire convaincre eux-mêmes. Ah! alors, que de larmes, que de gouttes de sang seraient ainsi épargnées. Mais rien de tout cela, car au lieu d'agir ainsi, on nous fourre dans ces enfers qu'on peut appeler, à juste titre, les bastilles de la République. Dire que ceci se passe en plein dix-neuvième siècle et sous un gouvernement qui a pour devise : Liberté, Egalité, Fraternité.

Liberté pour ceux qui gouvernent ou pour ceux qui possèdent, mais esclavage pour celui qui travaille et produit, car quand un homme ne peut plus produire il est rejeté comme un instrument nuisible, et, par ce motif, enfermé dans d'ignobles prisons.

Pour quant à l'égalité, elle n'existe pas. Tous ceux qui possèdent un peu veulent posséder davantage. En disant qu'elle n'existe pas, je me trompe, car elle existe chez les prolétaires qui, tous, sont assujettis, d'un moment à l'autre, d'être plongés dans la plus affreuse misère, tandis qu'ils verront le luxe et le bien-être chez leur maître. Ils ont égalité de misère, voilà toute l'égalité qui existe.

Pour la fraternité, il ne peut pas y en avoir tant que les privilèges existeront.

Eh bien, des chimères que ces trois mots sont, nous voulons en faire une réalité, qui ne peut s'obtenir qu'à l'aide d'une révolution sociale ; c'est pour cela que nous la préconisons.

L'organe du ministère public nous reproche de vouloir employer les moyens violents, mais j'aurais bien voulu voir une révolution qui se serait faite sans violence. En 89, par exemple, est-ce que la bourgeoisie ne la pas employée pour détruire les privilèges des seigneurs et incendier leurs châteaux ? Et de quel droit le faisait-elle ? Du droit de la force, c'est-à-dire du droit de révolution ! .

Est-ce que toutes les révolutions ne se sont pas faites avec la violence? Est-ce que le gouvernement ne l'emploie pas en ce moment, au Tonkin, en faisant sauter les portes des villes avec des cartouches de dynamite et en massacrant les Annamites ?

Que leur avaient-ils faits ces gens-là ? Rien, et pourtant on leur vole leurs produits, et à leur opposition on leur oppose le canon !

En Tunisie, à Madagascar, ne fait-on pas résonner le canon, la dynamite, et toujours au nom de la liberté? Et l'on ose nous accuser de violence! Vous voyez bien qu'on l'emploie dans ces parages, donc elle n'est pas défendue. On nous accuse aussi d'attentat à la propriété. Pour ceci, il y a encore des arguments; car la police ne fait-elle pas tous les jours des victimes par des saisies arbitraires, témoin le compagnon Bernard. Ne vient-on pas de lui soustraire 3,000 francs? Donc nos gouvernants autorisent l'attentat à la propriété, donc il n'y a pas délit.

Il me reste bien peu de chose à dire, cependant je ne pourrais terminer sans protester contre ces paroles de M. l'avocat général qui s'est écrié : « et la bombe de Bellecour, c'est encore un fait des anarchistes ». Pourquoi nous reprochez-vous un fait contre lequel tous les anarchistes ont protesté. D'ailleurs, vous le savez, messieurs, que malgré les affirmations de certains journalistes lyonnais, qui feraient bien mieux, d'ailleurs, de faire paître les bestiaux plutôt que de lancer de pareilles accusations et flétrir un parti.

Donc, messieurs, je termine par ceci, c'est que je ne réclame pas la sympathie des jurés, mais bien la justice, et, quelle que soit la condamnation dont vous me frapperez, je resterai fidèle à mes principes et défendrai toujours l'étendard de la révolution sociale.

Après cette courte défense, le jury pendant une heure et quart de délibérations rentre avec la réponse oui, à toutes les questions qui lui sont posées. En conséquence du verdict, la Cour faisant l'application du maximum de la loi de la liberté de la presse, condamne Morel à 2 ans de prison, 3,000 fr. d'amende et aux dépens, et fixe la contrainte par corps au minimum de la loi.

Les compagnons présents à l'audience, lui crient : Courage! Morel! nous irons bientôt te rejoindre!

Oui ! sales enjuponnés ! nous sommes prêts à aller le rejoindre quand il vous plaira de faire la razzia que vous nous avez promise.

En attendant, nous nous déclarons solidaires et envoyons toutes nos sympathies à notre ami Morel.

Dans la même audience, notre ami Chautant, co-gérant de la *Lutte*, a été condamné par défaut à deux ans de prison, 3,000 francs d'amende et aux dépens.

Décidément, ils tapent dur, aussi bien les absents, comme ceux qu'ils détiennent arbitrairement; allez, continuez, nos rangs au lieu de diminuer vont toujours de plus en plus grandissant.

---

# CORRESPONDANCE

Le compagnon Ricois vient d'adresser à la *Revue icarienne* la lettre suivante comme réponse à un article paru dans son dernier numéro :

Mon cher compagnon Sauva (1),

Dans le dernier numéro de la *Revue icarienne*, en article : *Une énigme*, vous vous demandez pourquoi les anarchistes et la fédération jurassienne ont mis à l'ordre du jour de leur congrès la question de la *nuisibilité de l'union des forces révolutionnaires*. Et avec votre esprit et votre lucidité que j'aime, vous concluez en vous écriant que vous ne pourrez plus dire avec Blanqui : « *Les courbes sont fatales aux pionniers de l'avenir.* » Avec Cabet : « *La fraternité des hommes et des peuples peut seule assurer le bonheur de l'humanité.* » Et avec Proud'hon: « *La propriété, c'est le vol !* » Parfait ! Maintenant permettez-moi de vous dire que c'est précisément parce qu'ils savent que « *Les courbes sont fatales aux pionniers de l'avenir.* » que les anarchistes vont droit au but, sans s'inquiéter des cris des retardataires du collectivisme, de leurs « courbes ». Quand au mot de Cabet, il est aussi vrai que sublime, mais vous le savez comme moi, mon cher Sauva : en temps de guerre, l'humanité et la fraternité se voilent la face. Or, nous sommes en guerre. Permettez-moi aussi de vous enlever « sans crier, gare ! » la croyance que vous avez en Proud'hon en lui attribuant ce fameux : « *La propriété, c'est le vol !* » M'est avis que ce roublard de Proud'hon s'est là, *approprié* un mot qui ne lui appartenait pas, car si j'en crois Louis Blanc (*Histoire de la révolution française*, tome I, page 223), c'est Brissot, dit de Warville, qui, dans un pamphlet qu'il renia plus tard, pour se faire nommer député, s'écria le premier : « *La propriété, c'est le vol !* ».

Cela dit, et pour ne pas sortir de la question soulevée par vous, j'entreprends, non pas de justifier, mais d'expliquer la nécessité qu'il y avait pour les anarchistes jurassiens, à mettre à leur ordre du jour cette question brûlante : *De la nuisibilité de l'union des forces révolutionnaires.* » Je ne fais pas partie de la fédération jurassienne, dans laquelle cependant, je compte bon nombre d'amis. J'appartiens en tous cas, au parti anarchiste, qui a les mêmes vues, les mêmes tendances, les mêmes aspirations aussi bien en Amérique qu'en Europe, à Londres qu'à Paris.

Le parti anarchiste sait ce qu'il veut, où il va, en est-il de même des partis (?) soi-disant : *Ouvrier-socialiste-révolutionnaire-français* ? Non, certes. D'ailleurs, on n'est pas évolutionnaire quand on préconise la prise de possession du sol, de la machine, de l'Etat par le bulletin de vote, au bénéfice du seul quatrième Etat, c'est du radicalisme Clémenceautiste tout pur, quand nous serons au pouvoir, nous ferons ceci, nous ferons cela... les « Directeurs » du parti (?) ouvrier, se moquent de leurs clients comme d'une guigne. Quel pas aura fait le parti (?) en question, quand Joffrin aura changé sa chaise de conseiller municipal pour le fauteuil de député ?... aucun, n'est-ce pas, et c'est à ces balivernes, à ces Jean foutreries que les chefs de ce parti attèlent le peuple, et c'est avec ces gens-là, dont l'existence politique est le négation même de la révolution, que vous voudriez nous voir unis !

L'union des forces révolutionaires ne peut se faire que sur le terrain de *l'action révolutionnaire*. Vienne le jour du branlebas général et vous verrez les anarchistes partout, en tous lieux et sous toutes les formes, se multipliant pour la destruction de toutes espèces d'autorité, tandis que les collectivistes, avec leur rage de gouverner, chercheront par tous les moyens « *impossibilistes* », à ramasser quelques bribes du pouvoir en lambeaux. Avez-vous donc oublié les récents tiraillements dont se pauvre parti (?) ouvrier-socialiste-révolutionnaire-français (ouf !) a failli mourir et dont il ne relèvera pas, en tous cas, les agissements du comité national donnant des ordres, même à des groupes non fédérés, et recevant le coup de pied de l'âne du poète Clovis Hugues !... l'union des forces révolutionnaires à la mode du quatrième Etat, à la bonne heure ! parlez-moi de çà : ici les Guesdistes, là les Broussistes, etc., la fraction qui n'est pas au pouvoir (Comité national) tapant sur celle qui y est et *vice versa*, quelle union, dieux des urnes électorales, quelle union !

Est-il possible, est-il admissible — même un seul instant, — que les anarchistes prêchassent l'union des écoles, des chapelles soi-disant révolutionnaires? Mais, pour cette union, il faudrait une direction, un pouvoir central, donner ou recevoir des ordres ! Où les chefs nous ont-ils conduits jusqu'à ce jour?... à leur leur triomphe quelquefois, à notre écrasement toujours ! Est-il dans le monde beaucoup d'exemples de la tuerie parisienne en mai 1871 ?... Eût-elle été pos-

(1) Le titre de citoyen est réel chez vous, qui vivez en communauté, qui pratiquez le droit de cité et le respectez Mais, pensez-vous qu'il en soit de même en Europe, en Amérique, le citoyen pauvre est-il l'égal du citoyen riche ?.. Pensez-vous qu'il est flatteur pour un révolutionnaire français d'être appelez citoyen plutôt que monsieur ?.. Est-ce que Grévy, l'archevêque de Paris (un si brave homme, comme dit la chanson), l'ignoble Galliffet, les chats fourrés, qui nous condamnent avec un ensemble à faire damner les têtes de colonnes du parti ouvrier, ne sont pas des citoyens français aux mêmes titres que vous et moi ?...

Allons donc ! il en est du *citoyen* comme de la *patrie* ; fiction que tout cela.

sible si le peuple n'eût pas attendu les ordres de ses gouvernants ?... Eût-il fait son 18 mars si le peuple eût eu des chefs ce jour là ?... Non, mille fois non ! et au lieu de jeter à la face de la bourgeoisie les cadavres de Lecomte et de Thomas, s'il eût obéi à un mot d'ordre, Paris n'eût pas gardé sa Commune deux mois, comme il l'a fait. Cependant ce même peuple ne venait-il pas de tuer lui-même sa révolution dans l'œuf, en se donnant des chefs ? Car, il n'y a pas à le nier, le 18 mars 1871, l'anarchie était partout, dans les cœurs comme dans la rue, et, si quelqu'un eût crié : à Versailles ! ce n'est pas deux cent mille gardes nationaux qui allaient défendre la République... bourgeoise ce jour-là, c'est un million de prolétaires qui allait culbuter la bourgeoisie et jeter au milieu de l'armée allemande le cri terrible de : vive la Révolution sociale !...

Oui, mon cher Sauva, chez nous, anarchistes, l'union des groupes en un seul faisceau, loin d'être une force serait une désagrégation, et, tout naturellement, la négation du principe anarchiste. C'est pourquoi nos compagnons de Suisse ont bien fait en mettant à leur ordre du jour la question de la nuisibilité de l'union, c'est pourquoi, à Paris même, où l'idée d'une fédération était venue à quelques-uns, a été combattue comme anti-anarchique d'abord, comme prêtant trop le flanc aux prises policières, ensuite.

Le nombre de nos groupes est grand. Ils ne se réunissent pas les mêmes jours, ni aux mêmes lieux, il y a seulement, de temps en temps, une assemblée générale dont les décisions ne sauraient en aucun cas engager, en quoi que ce soit, l'action et la marche suivies par un groupe.

. . . . . .

C'est là le secret de notre force. Il n'est pas ailleurs. Où est la liberté, l'autonomie de l'individu, s'il est forcé par un renoncement tacite de lui-même à obéir à tel ou tel autre individu qui, naturellement, n'a pas le même caractère, le même sang, le même tempérament que lui.

J'estime, quant à moi, qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir comme limites au débordement des passions humaines, chez l'homme, que la liberté de son semblable. Si dans la pleine jouissance de ma liberté, j'empiète sur la liberté de mon voisin, il n'est plus libre, alors le corps social est opprimé. C'est là la seule barrière, la seule loi que je reconnaisse.

Il n'y en a point d'autres.

A vous et à la révolution sociale !

Victor Ricois,
*impasse Naboulet, 7, Paris.*

# Tribune Révolutionnaire

*A la rédaction du Drapeau Noir.*

Admiration et félicitation au courageux O'Donnell, justicier du traître Carey. Courage, frères d'Irlande, persévérez dans cette voie. Débarrassé des cancers internationaux, les peuples verront luire enfin le soleil de la *Liberté* et de *l'Egalité*.

*Un jeune prolétaire de Montmartre.*

*
* *

Le groupe « *la Haine* » envoie au révolté Binder, pour l'acte de mort qu'il a accompli vis-à-vis d'un de nos nombreux exploiteurs, toutes ses sympathies et se déclare solidaire de son acte.

Engage, en outre, tous les exploités à suivre son exemple.

« *La Haine* » groupe d'action.
Paris.

Au justicier O'Donnell, sympathie et solidarité.

« *La Haine* » groupe d'action.
Paris.

*
* *

Nous saluons le *Drapeau Noir*, et notre concours lui est acquis. Merci à ceux qui tombent du courage qu'ils ont fait preuve dans la lutte de chaque jour.

*Les Parias picards.*

*
* *

A la rédaction du *Drapeau Noir*.

La *Lutte* a fini de vivre, mais bourgeoisie, ne te réjouis pas d'avance, le vide que tu viens de faire en criblant d'amendes et de prison les pionniers du journal *la Lutte* est comblé par l'apparition du *Drapeau Noir*, qui continuera le combat commencé par ses devanciers du *Droit Social* et de *l'Etendard*; il divulgura les crimes et les bassesses gouvernementales, il sèmera l'idée de révolte en portant haut et ferme le *Drapeau Noir*, emblème de la faim prolétarienne en face de l'indigeste bourgeoisie.

*Un jeune prolo de Montmartre.*

*
* *

C'est avec la certitude qu'il continuera la glorieuse tâche de l'émancipation intellectuelle des travailleurs si vaillamment entreprise par ses devanciers, que nous saluons *Le Drapeau Noir*, qui remplace aujourd'hui dans la bataille sociale la *Lutte*, tombée sous les coups de la réaction bourgeoise.

Continuez, chers compagnons, l'œuvre à laquelle vous vous êtes si généreusement dévoués; la cause que vous servez, est celle de l'humanité tout entière et tous les travailleurs qui s'unissent aujourd'hui pour nous dire : courage! sont bien convaincus que l'heure n'est pas éloignée où ils pourront crier : victoire!

Vive la Révolution sociale.
Vive l'Anarchie !

*Le groupe les Plébéiens de Saint-Quentin.*

*
* *

Le Cercle d'études sociales la *Défense ouvrière* de Saint-Quentin, aux compagnons de *la Lutte*,

Salut.

Une fois de plus, la bourgeoisie vous oblige à abandonner le titre de votre vaillant organe, et *la Lutte* a vécu ; mais si les pleutres du gouvernement actuel peuvent vous contraindre à un changement de dénomination, il n'est pas en leur pouvoir de supprimer la tribune que vous avez ouverte au parti révolutionnaire français et le *Drapeau Noir* va prouver à nos advesaires que, ni suppression, ni prison, ni amende, rien n'arrêtera dans leur marche ceux qui sont bien décidés à conquérir leur émancipation ou à mourir.

Vive l'avenir!
Vive le Révolution sociale!

*
* *

Aux compagnons du *Drapeau Noir* :

La bourgeoisie croit en faisant disparaître le *Droit social*, l'*Etendard révolutionnaire* et la *Lutte*, tuer l'idée anarchiste, elle se trompe l'hydre révolutionnaire se dresse devant elle et se prépare à renverser la bastille capitaliste et affranchir l'humanité.

En avant compagnons, travaillons sans relâche à la propagation des principes libertaires, afin de hâter l'heure du combat social.

Vive l'humanité !
Vive la révolution internationale !
Vive l'anarchie !
Mort aux exploiteurs !

Un Révolutionnaire Gangeois.

*
* *

Les Compagnons du cercle d'Etudes sociales révolutionnaires de Nice envoient à leurs frères de Lyon toutes leurs sympathies, les engagent à poursuivre par tous les moyens cette propagande si utile à notre cause et les remercient du bon accueil que le compagnon Antoine du groupe de Nice a reçu à son passage à Lyon, et du courage des orateurs de la reunion du 21 juillet à la salle de l'Elysée, pour défendre les idées anarchistes en présence de la force gouvernementale.

*
* *

Le compagnon Sauveur Couloubrier, nous prie d'annoncer à tous ses amis que sa nouvelle adresse est rue de la Loi, 3, Marseille.

Même avis du compagnon G. Faliès, son adresse est : Rue Notre-Dame-des-Victoires, 28, à Paris.

*
* *

Dimanche 12 août 1883, à 2 heures du soir, salle de la Rotonde, rue Nationale, à Firminy, réunion publique et contradictoire organisée par le groupe d'études sociales de Firminy au bénéfice des familles des détenus politiques.

ORDRE DU JOUR :

Les citoyens Ramé et Brugnot de Lyon traiteront : Du parti socialiste révolutionnaire et de la République bourgeoise.

*
* *

**Saint-Etienne.** — Samedi 11 août, à 8 heures du soir, au Cercle du travail, rue St-Paul, réunion privée et contradictoire, le citoyen Ramé traitera : Du droit anarchique.

---

Les Révolutionnaires de Bordeaux, réunis salle Lechat, en réunion privée, le 28 juillet 1883, se déclarent solidaires de l'acte accompli par Binder sur l'exploiteur Lopin.

En conséquence, lui ouvrent une souscription pour l'achat d'un fusil d'honneur comme gage de reconnaissance au brave et courageux Binder, qui a si justement fait acte de révolte et de justice contre un de ceux auxquels nous n'aurons pas de pitié.

Comme nos amis de Bordeaux, la rédaction du *Drapeau noir* approuve complètement cette idée, c'est-à-dire que ses colonnes sont ouvertes à tous ceux qui voudront prendre part à ce gage de reconnaissance.

1re Liste.

| | |
|---|---|
| La Rédaction du *Drapeau noir*. . .fr. | 5 » |
| 1re Liste recueillie à Bordeaux. . . . . | 6 » |

# PRODUITS ANTI-BOURGEOIS

POUDRE EXPLOSIBLE DE VIOLETTE

L'acétate de soude (qu'on peut se procurer partout, chez les épiciers, les fabricants de produits chimiques, les pharmaciens, etc.), étant fondu et mélangé avec l'azotate de potasse ou salpêtre, constitue une poudre explosible.

On met dans un vase de terre, 60 parties d'acétate de soude et 100 parties de salpêtre (pour un kilog. de matières, 625 grammes de salpêtre et 375 gramm. d'acétate de soude); on place le vase sur un feu *très doux*, jusqu'à ce que la masse soit fondue; on a soin de mélanger au moyen d'une spatule, puis on laisse refroidir. Dans cette opération des plus simples, il suffit d'avoir soin que la température ne s'élève pas trop; les matières sont très fusibles et n'exigent pas un dégagement de chaleur considérable. Quand le mélange est refroidi, on réduit en grains, on pulvérise, au moyen de rouleaux de bois ou de pilons de marbre.

Ces *poudres blanches* ne détonnent pas par le choc ; elles sont aussi violentes et aussi inflammables que la poudre noire ordinaire; elles ne sont pas plus dangereuses à manipuler ni à conserver.

On peut s'en servir en cartouches, en gargousses; elles sont surtout bonnes à employer dans les *projectiles creux incendiaires*, parce qu'elles déflagrent lentement. On y met le feu au moyen le l'étincelle électrique ou de la mèche ordinaire.

POUDRE DE GUERRE

On pourra s'étonner de trouver ici un article spécialement consacré à la poudre ordinaire, en effet, cette matière est connue de tous, et il est toujours facile de s'en procurer. J'ai cru cependant qu'il était bon de rappeler en quelques lignes, la composition et la préparation de la poudre de guerre, parce qu'il peut arriver que dans un jour peu éloigné, par la volonté des gouvernants imbéciles dont nous jouissons actuellement, les citoyens soient obligés de se soumettre à des formalités inouïes pour se rendre possesseurs de quelques grammes de cette substance.

Voici une des meilleures compositions de la poudre à canon et à mousquet :

| | |
|---|---|
| Nitrate de potasse (salpêtre) | 76 parties |
| Charbon..... | 12 — |
| Soufre..... | 12 — |
| Total..... | 100 parties |

Composition de la poudre de mine :

| | |
|---|---|
| Salpêtre..... | 62 parties |
| Charbon..... | 18 — |
| Soufre..... | 20 — |
| Total..... | 100 parties |

Poudre de chasse :

| | |
|---|---|
| Salpêtre..... | 78 parties |
| Charbon..... | 12 — |
| Soufre..... | 10 — |
| Total..... | 100 parties |

La poudre se fabrique ordinairement au moyen de pilon ou de meules, pour nous, qui n'avons pas ces ustensiles à notre disposition, nous nous contenterons de préparer la poudre de la façon suivante :

On pèse d'abord les quantités indiquées de salpêtre, de soufre et de charbon ; on choisit le salpêtre aussi pur que possible, puis on pulvérise le soufre et le charbon en grains très menus.

Il faut que le charbon soit sec et très léger, qu'il brûle le plus rapidement possible, ne laissant qu'un faible résidu ; ce sont les bois de bourdaine, de peuplier, de saule, d'aune ou de tilleul qui fournissent le meilleur charbon pour cet usage.

On met le tout (salpêtre, soufre et charbon) dans un mortier, ou à défaut de mortier, dans un vase de terre ou un baquet de bois, *non cerclé de fer*, on humecte d'eau, puis on mélange au moyen d'une spatule ou d'une petite pelle *de bois* pendant assez longtemps; on retire la matière du récipient, on la laisse sécher pendant trois ou quatre jours, puis on la passe au crible trois ou quatre fois si cela est nécessaire, parce que plus les grains sont fins, moins la poudre mettra de temps à s'enflammer, et plus sa force sera grande.

Voici dans quelle proportion on fait le mélange pour un kilogramme de matières.

| | |
|---|---|
| Nitrate de potasse ou salpêtre . . | 760 gr. |
| Charbon..... | 120 » |
| Soufre..... | 120 » |
| Eau..... | 120 » |

On triture, c'est-à-dire on mélange et on broie le tout ensemble.

La poudre s'enflamme par le choc, par l'étincelle électrique, par un corps inflammable ; sa conservation et son transport sont des plus faciles.

La poudre ainsi préparée est loin d'être fameuse; il faudrait les meules ou les pilons mécaniques pour avoir une substance parfaitement homogène ; néanmoins, nous avons essayé dans les armes à feu la poudre fabriquée d'après les indications ci-dessus données et nous avons obtenu de bons résultats.

Il faut éviter de tenir la poudre dans un endroit humide, sans quoi elle perd sa force, fuse et fait *long feu*.

# AVIS

Nous prions les dépositaires de la brochure : *Procès des anarchistes*, de ne plus rien adresser au compagnon Chautant. Adresser directement tout ce qui concerne les brochures, au compagnon Puillet, 112, rue Moncey, Lyon.

---

*Le Procès des anarchistes devant la police correctionnelle*, est en vente Marseille, chez :

M. Henry, marchand de journaux, cours Belzunce.

M. Vincent, marchand de journaux, Grand-Chemin d'Aix, 4.

Madame Dumont, marchande de journaux, kiosque, avenue de Noaille, 1.

Madame Sauvage, cours Belzunce.

Madame Allemand, cours Saint-Louis.

M. Romand, libraire, grand chemin de Rome, 197.

---


EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de journaux

LE

# Procès des Anarchistes

*Devant la Police correctionnelle et devant la Cour d'appel*

**Interrogatoire et défense de chaque accusé,** *in-extenso*

Cet ouvrage forme un volume grand in-8° de plus de 200 pages.

Prix : **1** fr. **25** c.

Au bénéfice des familles des détenus politiques.

Pour les demandes, s'adresser :

Pour Lyon, au bureau du journal *la Lutte*, rue de Vauban, 26;

Pour la province, au citoyen Puillet, rue Moncey, 112, Lyon.



*Le Gérant :* F. VITRE.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52
(Association syndicale des Ouvriers typographes)